

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique](#) ?[Item](#)[Val-Richer, Vendredi 10 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Vendredi 10 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Diplomatie \(France-Angleterre\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-08-10

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Vendredi 10 août 1849

7 Heures

M. Guéneau de Mussy m'écrit: « Mad. la Princesse de Lieven avait surtout besoin d'être rassurée. J'espère y avoir réussi. Un malheureux cas de choléra avait jeté

l'effroi dans Richmond, et le médecin de l'endroit n'avait rien trouvé de mieux à faire que de répandre l'alarme chez les habitants et leur dire de se sauver au plus vite. J'ai d'abord engagé la Princesse à n'en rien faire et à s'estimer très heureuse, par le fléau qui court d'habiter un endroit où il n'avait frappé qu'un individu. Elle s'est mise au Star and Garter où l'air est plus vif et lui convient mieux. Je lui ai conseillé de prendre plus d'exercice. Comme il arrive souvent aux personnes chez qui les affections morales et les occupations intellectuelles remplissent la vie, le système nerveux oublie, pour ainsi dire, les fonctions animales, ou s'en occupe avec négligence. Il faut le rappeler à ses devoirs en exerçant la machine. C'est ce que la Princesse m'a promis de faire. La reconnaissance que je garde de son accueil se porte, Monsieur vers une personne à laquelle je serais trop heureux de témoigner en toute occasion le dévouement entier qu'elle m'inspire. Votre lettre du 3 août, m'est arrivée trop tard pour que ma réponse pût partir hier. Je ne ferme la mienne que ce matin pour vous envoyer des nouvelles toutes fraîches de la Princesse que je quitte et que je laisse en très bonne santé. Vous pouvez compter que mes soins ne lui manqueront pas. "

Il me donne, sur Clarencourt, quelques détails qu'il vous a sans doute dits; et il ajoute : « La famille royale me congédie avec une facilité qui m'attriste et me satisfait plus encore. Elle me donne une dernière marque de confiance en me déclarant qu'elle ne prendra jamais que le successeur de mon choix. Je ne sais si je le trouverai. "

J'ai ri de l'histoire de Duchâtel et j'y crois. J'ai rencontré plusieurs fois chez lui cette Miss Mayo, avec sa tante Lady Gurwood (Est-ce Lady ou Mistriss ?) veuve du colonel de ce nom qui a publié les dépêches du Duc de Wellington dont il avait été l'aide de camp. Toutes deux jolies, hardies, et vulgaires. A Londres et à Paris. cela peut aller ; la foule couvre tout. Mais il a tort s'il l'emmène à la campagne. Dans l'isolement et l'oisiveté de la campagne les voisins ne passent pas même ce que le ménage tolère.

Lord John n'y pense pas de vouloir que la République réduise son armée. Ce n'est pas contre les Russes qu'elle a besoin de 60 000 hommes à Paris. Les réductions qu'elle pourrait faire seraient financièrement peu importantes, et produiraient moralement un effet qui couterait bientôt beaucoup plus cher. La liberté et l'économie deux choses auxquelles, il faut renoncer aujourd'hui. Et quant à la stabilité, que Lord John se désabuse également ; et peut-être un peu vous aussi ; l'Empire ne la donnerait pas plus, peut-être moins que la République. Ce serait un mot et point un fait. Pas d'Empereur, et pas de dynastie. Avez-vous entendu parler des ouvertures de mariage qui ont été faites de divers côtés ? à Stuttgart, à Stockholm. Partout on a éludé. Son oncle gagnait des batailles, quand on avait éludé avec lui. Je doute qu'il en fasse autant. Et il me paraît avoir le bon sens de ne pas le tenter.

Onze heures

Voilà votre lettre. Montebello prend un long détour pour m'arriver. Adieu. Adieu. Je suis fâché pour ce pauvre Ragenpohl. Il m'écrit pas du tout l'air à la paralysie. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 10 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-08-10.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 11/08/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3056>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 10 août 1849

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Val Riches - Vendred; 10 Aout 1819²³⁹⁹
7 heures.

M. Duveau de Mussy m'écrit:

à Mad^e: la Princesse de Lieven avoit surtout
besoin d'être rassurée. J'espère y avoir réussi.
Un malheureux cas de choléra avoit jeté
l'effroi dans Richmond, et le médecin de
l'endroit n'avoit rien trouvé de mieux à
faire que de répandre l'alarme chez les
habitans et leur dire de se sauver au
plus vite. J'ai d'abord engagé la Princesse
à ne rien faire et à s'estimer très
heureuse, par le fléau qui cours d'habiter
un endroit où il n'avoit frappé qu'un
individu. Elle fut mise au Star and
Sartor où l'air est plus vif et lui conviend
mieux. Je lui ai conseillé de prendre
plus d'exercice. Comme il arrive souvent
aux personnes, chez qui les affections morales,
ou les occupations intellectuelles remplissent
la vie, le système nerveux, oublié, pour
ainsi dire, les fonctions animales, ou
l'on occupe avec négligence. Il faut le
rappeler à ses devoirs, en exerçant la
machine. C'est ce que la Princesse m'a
promis de faire. La reconnaissance

que je garde de son accueil de poste, humilaine,
vers une personne à laquelle je serois
trop heureux de témoigner en toute occasion
le dévouement entier qu'elle m'inspire.
Votre lettre du 3 nous a été arrivée trop
tard pour que ma réponse pût paraître
hier. Je me forme la même que le matin
pour vous envoyer des nouvelles, tantôt
parler de la Princesse que je quitte et
que je haïsses en très bonne haine. Dans
peu de jours que mes devoirs ne lui
manqueront pas.

Il me donne sur Clarendon, quelques
détails qui t'ont, à sans doute dit, et
il ajoute: « La famille royale me congédie
avec une facilité qui m'attriste et me
satisfait plus encore. Elle me donne une
étroite marque de confiance en moi
declarant qu'elle ne prendra jamais
que le successeur de mon choix. Je ne
sais si je la trouverai »

J'ai vu de l'histoire de Duchâtel et
j'y croi. J'ai rencontré plusieurs fois
chez lui cette miss Mayo, avec laquelle il par de Lymanie. Avec vous, entre
Lady Burwood (c'est-à-dire Lady ou mistress?) parler des ouvertures de mariage qui ont
eu lieu l'été de ce nom qui a publié les faits de l'été, à Stuttgart, à

les dépêches du duc de Wellington dont il
avait été l'aide de camp. C'est, sans jalousie,
hardies et vulgaires. A Londres et à Paris,
cela peut aller, la faute en est tout, mais
il a tort d'être téméraire à la campagne.
Dans l'isolement et l'obscurité de la campagne,
les voisins ne passent pas même ce que
le ménage tolère.

Lord John n'y pense pas de vouloir que
la République réduise son armée. Ce
n'est pas contre la Russie qu'elle a besoin
de 60,000 hommes à Paris. Les réductions
qu'elle pourrait faire seroient financières
seulement peu importantes, et produiroient
moralement un effet qui vaudroit bientôt
beaucoup plus cher. La liberté et l'économie
sont choses auxquelles il faut renoncer
aujourd'hui. Et quant à la stabilité, que
Lord John se débarrasse également, et
peut être un peu sous l'Empire
ou la donnerait pas plus, peut être
moins que la République. Ce seroit un
sujet et point un fait. Pas d'Empereur

chez vous, entre
parler des ouvertures de mariage qui ont
eu lieu l'été de ce nom qui a publié les faits de l'été, à Stuttgart, à

Stockholm. Partout on a étudié. Son oncle
gagnoit des batailles quand on avoit étudié
avec lui. Je doute qu'il en fasse autant, et il
me paroit avoïr le bon sens de ne pas le tenter.

Amicalement

ouje huer.

Voilà votre lettre. Montebello prend un long
détour pour m'arriver. Adieu, Adieu. Je suis
fâché que vous ne puissiez Regenerer. Il n'arrivera
pas du tout à la paralysie. Adieu, Adieu.